

Talia

Septembre

Pierre tombale de notre famille, notre maison californienne se dresse, entièrement vidée. Dans les chambres règne un silence de mort ; aucun son familier ne vient égayer l'atmosphère. Toutes nos affaires, la preuve concrète que la famille Stolfi a un jour existé, croupissent dans un garde-meuble. Quand les déménageurs ont sorti les derniers cartons, ils ont emporté bien plus que de précieux souvenirs : ils m'ont arraché mon passé. Le reste d'espoir stupide et irrationnel que peut-être, un jour, maman, papa et moi, on pourrait se retrouver.

Ces murs nus révèlent la vérité cruelle. C'est terminé ; ma famille est perdue. Un couple aisé de la Silicon Valley, content de s'offrir un pied-à-terre en bord de mer, viendra occuper les lieux pendant le week-end.

Me mordillant l'intérieur de la joue, je m'arrête devant la porte d'entrée. L'agent immobilier engagé par papa enfonce une pancarte À VENDRE en face de la maison. L'haltère invisible qui pèse sur mon sternum s'alourdit encore plus à chaque coup de marteau. Sérieusement ? Est-ce que j'avais

vraiment besoin d'assister à ce coup de grâce porté à notre histoire ?

Si le destin existe, c'est une sacrée ordure.

Je me tourne et passe un doigt sur la petite porte qui mène vers le placard sous l'escalier. C'est là que ma grande sœur Pippa et moi on jouait au château fort. Maintenant, je suis la seule qui reste. Une princesse à la couronne cassée, ma maison, un royaume brisé.

Pippa est partie. Emportée par un accident de voiture stupide qui aurait pu être évité, suivi d'une année de cauchemar pendant laquelle on la maintenait dans un état végétatif. Maman, papa et moi, nous nous raccrochions à un affreux mensonge destructeur : elle va se réveiller.

J'ai bien appris ma leçon. Tout ne s'arrange pas toujours pour le mieux. Les faux espoirs vous ravagent plus vite que le désespoir.

Maman s'est enfuie, a demandé le divorce et se cache désormais dans le chalet hawaïen de ses parents, où elle s'adonne à des rites New Age tout en cultivant une dépendance secrète à l'alcool. Papa vient de sortir des décombres. Il a dégagé les toiles d'araignée et reprend le cours de sa vie. Il a quitté son boulot tranquille au US Geological Survey pour goûter à sa propre crise de la cinquantaine. À présent, il donnera des conférences sur des paquebots.

Le jour où on a débranché Pippa, notre famille est morte avec elle.

Respire.

Des choses terribles se produisent si je ne reste pas sur mes gardes.

Allez, inspire, expire..., continue, c'est bien.

Il vaut mieux dire que maman, papa et moi, on a basculé de l'autre côté, fracassés comme les personnages d'un film catastrophe après le raz-de-marée. Je n'irais pas jusqu'à dire que la vie est simple, désormais, mais les vagues sont moins

hautes. Ces derniers jours, quand j'ose porter le regard vers l'horizon, la voie semble dégagée, ou peut-être que j'essaye uniquement de m'en convaincre.

Je vérifie l'heure. Toujours pas de signe de Sunny et Beth. Je les adore, mes amies. Elles ont répondu présentes, ont accouru pour me retrouver quand je suis rentrée d'Australie, en juin, dévastée, le cœur brisé par ma séparation avec un certain Brandon Lockhart. Et, même si Bran a traversé la planète sans prévenir dans le but de se faire pardonner, elles restent encore méfiantes.

Bran.

Mon cœur enclenche la cinquième vitesse, comme toujours à l'évocation de son nom. Des frissons parcourent mon dos, et je cache d'une main le sourire qui se dessine sur mon visage. Cette nuit, à plus de neuf mille mètres d'altitude, je traverserai la ligne de changement de date. Bran m'attend dans le pays de Demain. C'est ma chance de reconstruire une vie pratiquement réduite à néant par mes troubles obsessionnels.

Je vais mieux et, tous les jours, je me sens plus forte. Mon objectif des prochains mois : 1) donner à Bran tout l'amour ensorcelant que je ressens pour lui ; 2) terminer mon mémoire et réussir mon année universitaire. Mon directeur de recherche à l'UCSC a validé mon sujet d'histoire orale, et un professeur à l'Université de Tasmanie a accepté de m'encadrer. Une fois ce projet bouclé, notre avenir nous ouvre les bras, radieux.

— Tout se passera bien, dis-je à Pippa dans un murmure, comme si elle m'écoutait.

Mais ça me fait du bien de prononcer ces mots.

— Toc, toc. Eh ! c'est qui, le type louche, là, devant ? souffle Sunny dans l'espace vide qui abritait autrefois les planches de surf de papa.

Sidérée, elle examine le vide qui l'entoure.

— Bon Dieu, regardez-moi ça !

— Ta maison ! s'écrie Beth en remontant ses Ray-Ban sur sa tête. Ça va, toi ?

— Oui, faut bien.

Ma gorge se serre et j'ai du mal à enchaîner.

— C'est dingue, non ?

Le changement fait toujours peur, même s'il est motivé par les meilleures raisons. Je suis une Californienne pure et dure. Je suis née et j'ai toujours vécu à Santa Cruz, à l'exception de l'année passée. Quand je me promène en ville, tout le monde ici connaît mon nom.

Et, dans les détails, toute l'horreur de la désintégration de ma famille.

En Australie, c'est moi qui choisirai ce que j'ai envie de dévoiler. L'anonymat procure une liberté appréciable. Je suis consciente de ma chance : on m'offre une toile blanche pour y peindre une nouvelle vie auprès de celui qui fait battre mon cœur.

— Allô, la Terre ! m'appelle Sunny en agitant une main tachée d'encre devant mon visage. Tu veux ton cadeau de départ ?

— Tu ne vas quand même pas le lui donner ! s'offusque Beth en levant les yeux au ciel.

— Arrête un peu, rétorque Sunny en me tendant un petit paquet. C'est super drôle. Talia va aimer. Elle a le sens de l'humour, elle.

— Fais gaffe ! murmure Beth en me pinçant la taille. Sunny est un peu à cran ce matin. Hier soir, Bodhi a essayé de définir leur relation.

— Oh non ! Tout, mais pas ça ! dis-je en déchirant le papier cadeau.

Bodhi, l'actuel plan cul de Sunny, travaille comme plongeur dans une ferme aquacole au nord de la ville.

— Je croyais que vous étiez juste des amis améliorés.

— C'est beaucoup dire ! lance Sunny en ajustant, les sourcils froncés, son écharpe infinie. Avec un ami, on peut au moins parler, ne serait-ce qu'une conversation de base. Les biceps de Bodhi sont alléchants, c'est clair, mais le gars est un peu limité, question neurones. Je ne m'intéresse qu'à son physique, un point, c'est tout.

— Et lui, il en pince pour toi ?

— Carrément. Il sanglotait à gros bouillons, hier soir.

— Beurk !

— Le pauvre, ne te moque pas de lui, gronde Beth, du haut de son année de plus que nous.

Depuis toujours, elle se sent investie de son rôle d'aînée, mûre et responsable. Pippa était exactement comme elle.

Quand nous étions encore quatre.

— Il m'a fait rentrer en auto-stop chez moi à trois heures du mat. Je vous jure, c'est fini, les mecs, pour moi !

Sunny ouvre grand ses beaux yeux bleus, comme pour rendre plus réel ce mensonge maintes fois répété.

— Ouais, sûr. Jusqu'à quand ? Jeudi ? riposte Beth.

Ces deux-là forment un vieux couple, toujours en train de se chamailler. Mais Beth n'a pas tort. Sunny brise les cœurs du nord au sud de la côte. C'est presque comme un hobby pour elle.

Je froisse le papier dans mon poing.

— C'est quoi, ça ? dis-je en admirant le cadeau de Sunny, un tablier avec imprimé sur le devant PIEDS NUS ET ENCEINTE. Euh..., merci ?

Elle est hilare.

— Ce que je te prédis. Avant Noël. Le printemps au plus tard. Mais je te conseille de te marier avant : je ne veux pas que cet enfant, pratiquement la chair de ma chair, naisse dans le péché.

— Ah oui, parce que vivre avec un mec, ça se traduit

automatiquement par mariage et bébés. Eh ! les filles ! Je pars en Australie, pas en 1950 !

Mes amies échangent des regards suspicieux. Après notre séparation, Bran a fait tout le voyage jusqu'en Californie pour me demander de lui accorder une deuxième chance. J'ai accepté et on a passé toute une semaine à faire furieusement l'amour sur la plage et à tirer des plans sur la comète. Beth et Sunny ont à peine croisé ce garçon qui m'a causé le plus gros chagrin d'amour de toute ma vie. Elles restent vigilantes telles deux tigresses protégeant leur progéniture.

Leur sollicitude me toucherait beaucoup si elles n'étaient pas aussi agaçantes.

— Allez, emménager avec un mec est une étape absolument normale !

— Rien dans l'affaire Bran ne peut être qualifié de normal, objecte Sunny du tac au tac.

Beth confirme d'un hochement de tête.

— J'ai toujours voulu voyager, non ? dis-je en rangeant le tablier dans mon sac.

— Oui, enfin, on est bien loin des Peace Corps, là, rétorque Beth en me balançant mon vieux rêve au visage.

Celui que je nourrissais avant l'accident de Pippa, quand mon cerveau a décidé de disjoncter.

— Allez, ça suffit, intervient Sunny pour prendre ma défense.

Elle envoie une mèche auburn par-dessus son épaule.

— Je vais m'y faire..., mais j'arrive pas à croire que tu pars.

— Vous êtes tellement occupées, toutes les deux, vous ne vous rendez même pas compte que je ne suis plus là, dis-je avec un sourire forcé.

Beth a décroché un stage dans une boîte de communication de l'autre côté de la colline, dans la Silicon Valley,

et Sunny, avec son diplôme en poche, ne change pas. Elle travaille comme caissière dans un magasin bio, ne termine pas ses romans illustrés et chasse sa future proie telle une lionne affamée dans la savane africaine. J'espère que mon sourire parvient à cacher la nervosité qui monte en moi.

— J'ai un visa pour quatre mois seulement, n'oubliez pas.

— Tu n'arrêtes pas de dire ça, rétorque Beth, l'expression toujours aussi inquiète. Et après ? Tu y as déjà réfléchi ?

— Pas vraiment, dis-je dans un haussement d'épaules.

S'il y a bien une chose que je déteste dans la vie, c'est l'incertitude.

— Bran dit qu'on va s'organiser une fois que je serai sur place. On a jusqu'au 31 décembre pour trouver une solution.

L'épée de Damoclès.

— Parce que c'est un magicien de l'immigration, ce garçon ?

Remarque typique de Beth, qui ne laisse rien passer.

— Ne sois pas si dure avec lui, dis-je en lui entourant les épaules de mon bras.

Je tire un plaisir sournois à ébouriffer légèrement sa coiffure parfaite.

— Ça le fait déjà assez flipper, l'idée que je puisse changer d'avis et que je ne revienne pas.

— Oui, mais t'as pas vu comment Beth flippe, elle aussi. Hein, Bethany ?

Sunny ne résiste pas à l'envie de la chatouiller.

— Allez vous faire voir ! gronde Beth en se dégageant.

C'est une adepte des salles de sport. Elle est bien plus forte qu'elle n'en a l'air.

— Vous avez quoi, cinq ans ?

— Fais pas ta rabat-joie !

J'éclate de rire en voyant la grimace de Sunny qui imite l'expression boudeuse de Beth.

Beth est d'une beauté quasi surnaturelle. Dans sa tenue de yoga Lululemon, elle est plus ravissante qu'une star de cinéma. Mais elle ne semble pas le moins du monde amusée.

— Sunny Letman, on se connaît depuis quoi ? Qu'on est était au stade de zygotes, non ?

Je la corrige, toujours pliée en deux.

— D'embryons, je dirais.

On se connaît depuis que nos mères nous ont présentées à la maternité. Sunny et moi, on a tiré à la courte paille qui aurait la mère la plus défaillante. La mienne est perdue dans un brouillard de déni tropical pendant que celle de Sunny, tapie dans un bunker en plein désert du Nevada, se prépare à la fin du monde.

— Il faudrait peut-être grandir un peu, lâche Beth.

Elle peut bien nous snober de ses airs de reine des neiges. Elle aussi, elle est cinglée !

— Elle d'abord, dis-je en donnant une tape sur le derrière de Sunny.

Elle répond en se dandinant le popotin, et même Beth n'arrive plus à garder son sérieux.

Elles vont me manquer, ces deux-là.

— Bref, conclut Sunny en posant les bras sur la rambarde. Tu vas commettre une sacrée erreur, je préfère autant te le dire.

Pardon ?

— Calmez-vous, les filles, OK ? Vraiment, vous ne le connaissez pas.

— C'est ça, c'est ça, mademoiselle Je-suis-sur-la-défensive. Je ne te parle pas de ça, mais du fait que tu pars juste avant octobre. C'est la meilleure saison de l'année, ici.

— Notre saison, ajoute Beth.

J'adore mes amies, mais Bran est la seule personne avec laquelle je suis vraiment moi. Il a tout de suite remarqué mes TOC et ne s'est pas moqué de moi. Il n'a pas fui, ne

s'est pas mis à hurler. Sunny et Beth ont beau être mes meilleures amies, elles ignorent pourquoi je n'ai pas obtenu mon diplôme. Elles ne savent pas la place qu'ont prise dans ma vie mes rituels et mes angoisses, à tel point que j'ai été recalée. J'ai trop honte pour le leur révéler. « J'ai foiré » leur a suffi, et c'est tant mieux. Personne ne va aller chercher des poux à la sœur de la défunte, tout de même.

Bran est le seul qui ne marche pas sur des œufs avec moi. Il me traite comme si j'avais de la force, me donne foi en la vie.

Beth consulte sa montre.

— Eh ! Il faut qu'on décolle !

— C'est tout ce que tu prends ? s'étonne Sunny en regardant mes deux sacs.

— Oui.

— Tu plaisantes ?

Elle, au contraire, a tendance à emporter toute sa vie. La semaine dernière, j'ai déterré de sous son lit une dictée qu'elle avait faite à neuf ans.

— J'ai décidé de voyager léger pour m'exercer au détachement.

— Vraiment ? demande Beth, incrédule.

— Vous avez l'impression d'entendre ma mère ?

— Un peu.

— Vous voulez la vérité ? Les bagages supplémentaires coûtent un bras.

— Ah ! la voilà, la coincée que je connais, s'amuse Sunny en soulevant un de mes sacs.

— Et que j'aime, ajoute Beth en prenant le deuxième.

— Oh ! Attendez !

J'attrape un petit cahier en Moleskine sur les marches et j'ouvre mon sac à dos pour l'y glisser. Ce journal contient toutes les anecdotes, les petits incidents et les histoires drôles de ces deux mois où Bran et moi étions séparés. Les

détails que j'ai oublié de mentionner dans nos messages ou nos coups de fil. Avec cet accent bien marqué qui chuchote dans mon oreille, la nuit, sa voix me manque.

Écrire tous les soirs dans mon lit m'a permis d'imaginer qu'il était tout contre moi, la tête posée sur mon oreiller. Ce rituel m'a protégée contre tous les « et si » qui s'insinuaient dans mes pensées, les angoisses qui ne demandent qu'à s'abattre sur moi.

Et si Bran rencontrait une autre fille ?

Et si je dis une bêtise si grosse qu'il finira par découvrir que je suis une vraie idiote ? Et s'il décide que je suis trop cinglée ? D'accord, il n'a jamais laissé transparaître de tels jugements sur moi, mais les « et si » et les scénarios catastrophe sont omniprésents dans mon univers. Mon cerveau est programmé pour imaginer le pire.

Les idées noires peuvent tout gâcher.

Mes amies partent vers la porte et il faut que je les suive.

— Vous pourrez fermer ? dis-je à l'agent immobilier.

— C'est mon travail, répond-il avec son sourire dentifrice obséquieux.

— Veinard, je lâche entre mes dents en descendant les trois marches du perron.

Je ne devrais pas me retourner. Ni regarder vers la fenêtre où Pippa et moi avons partagé une chambre pendant près de vingt ans. Mais je ne peux pas m'en empêcher. Et je ne peux retenir mes larmes.

Sunny me frotte le dos sans rien dire. Si je l'écoutais, je pleurerais tous les matins avant le petit-déjeuner. Elle pense que c'est bon pour l'âme. Moi, ça m'épuise et ça me vide, mais c'est toujours mieux que de devenir un robot sans émotion qui bloque le bon avec le mauvais.

J'ai passé un super été, relativement. Maintenant, Bran m'attend au bout du monde.

— Vous partez dans un endroit sympa ? demande

Wild Boy

l'agent immobilier en s'essuyant le front et en lorgnant vers Sunny et Beth qui déposent mes affaires dans le coffre de la Tacoma noire de Sunny.

La vieille camionnette est un choix plutôt surprenant pour cette jolie rouquine qui croit encore aux contes de fées.

Deux pélicans zigzaguent au-dessus de nos têtes. Au loin, des otaries crient sous le quai, l'endroit où j'ai pris la pire décision de ma vie.

Bye bye ! le passé.

Il est temps d'aller de l'avant.

Se jeter à l'eau.

Qu'est-ce qui peut tourner mal, du moment que je suis le chemin ?

L'agent immobilier se dandine d'un pied sur l'autre.

— Oui, dis-je après une pause trop longue. Un endroit extra.